

L'épicerie de notre commune

Ou l'épicerie de notre enfance (à nous les grands-parents)

Elle était toute petite mais, en ce temps là, elle suffisait au besoin des savignacais ; les bourses étaient légères et nous étions habitués à nous contenter du strict nécessaire. Tous les produits de première nécessité étaient sur les étagères à gauche en face du comptoir poli et repoli par les mains de l'aimable commerçante : pâtes, riz, farine, café, sucre, sel, conserves (pas très variées).

Sur l'étagère au-dessus, les gâteaux dans des grandes boîtes en fer blanc : on les achetait au poids souvent une livre ou une demi-livre. Au fond le baril contenant de l'huile achetée elle aussi au détail, chaque client possédait sa bouteille : un litre ou un demi-litre.

Dans des grands casiers en bois directement posés sur le sol, on voyait les grains : maïs, blé, avoine ; les balais de sorgho, debout étaient rangés tout à côté.

À droite derrière le comptoir, les étagères pour les tissus : satinette noire pour les corsages des grands-mères, satinette fleurie sur fond bleu ou noir pour les mamans, et, grande fantaisie, vichy écossais pour nous les filles ! Quelle joie quand nous voyions un nouveau coupon de couleurs vives remplacer les anciens qui s'amenuisaient. Nous faisons alors notre choix et il n'était pas rare que nous trouvions le métrage d'un tablier d'écolière dans notre sabot de Noël. En principe les blouses des garçons étaient achetées toutes faites : satinette noire avec liseré bleu ou rouge à l'encolure et tout au long de la patte de boutonnage sur le côté. Parfois il n'était que tout noir et avait des plis devant, se boutonnant dans le dos avec une ceinture de cuir pour retenir les plis. Plus de fantaisie pour les filles mais que de coins de poche déchirés que nos mères devaient si souvent recoudre.

Les sabots se trouvaient tout en bas empilés sur le sol et il y avait les petites étagères pour les pantoufles de la plus petite pointure jusqu'à la plus grande.

Ce qui nous attirait le plus était l'étagère des bonbons toujours assez haute pour qu'aucune petite main ne puisse l'atteindre. Ils étaient là sous nos yeux dans de beaux bocaux de verre avec leurs couvercles assortis ; là aussi nous n'y avions droit qu'à l'occasion d'une récompense ou d'un anniversaire.

Il y avait aussi le baril de harengs fumés et celui des sardines salées.

La balance, avec ses plateaux de cuivre bien astiqués, se trouvait vers le bout du comptoir avec tous ses poids alignés et brillants.

Une ou deux chaises avaient aussi leur place pour les personnes âgées.

En ce temps là pour un franc de marchandise nous recevions un timbre à coller sur un carnet spécialement offert pour cet usage. Nous mettions longtemps à le remplir car comme il a déjà été dit, nous n'achetions que les produits de première nécessité. Quand le carnet était tout garni, on avait

droit à un cadeau. Ces cadeaux étaient exposés sur une étagère au-dessus de la cheminée et je ne me rappelle que d'un seul que j'admirais chaque fois que j'allais « aux commissions ». C'était un sucrier qui représentait un chou en pâte de verre mais si bien imité avec ses feuilles légèrement entrouvertes. La couleur était également parfaite pour moi : rien ne pouvait être aussi beau. Un jour le chou n'était plus là, il avait été choisi par quelqu'un m'a-t-on dit. J'ai beaucoup regretté et il a fallu se faire une raison : le carnet chez nous était loin d'être rempli. Quant au bout de plusieurs mois ma mère, avec beaucoup de précautions, est revenue de l'épicerie avec un paquet soigneusement enveloppé. C'était le chou, mis de côté par notre bonne épicière. Jamais je crois, cadeau ne nous a autant fait plaisir. De plus nous l'avions gagné avec notre carnet enfin terminé.

Le bureau de tabac et la régie se trouvaient à la Mornatte.

Toute petite boutique avec une vitrine à l'intérieur pour les cigarettes, les paquets de tabac et quelques cigares.

Là on trouvait aussi des crayons à papier, gommes, et cahiers, ainsi que des porte-plume et des plumes « Sergent-Major ».

Il y avait aussi quelques journaux et revues sur le haut du comptoir et dans un petit retrait la table où le buraliste, qui tenait la régie, établissait les acquits pour le vin quand il devait quitter les chais. Les déclarations de récolte étaient faites aussi à cette régie et non à la mairie en ces temps-là.

Avec le café qui se trouvait juste à côté de l'épicerie et la petite boucherie au fond du bourg, voilà les trois commerces de notre jeunesse.

Aller à Libourne était déjà un « voyage » et les personnes peu habituées à la bicyclette allaient prendre le train à la gare de Pinaud à Saint Denis de Pile, ou à la gare de Galgon car la ligne de chemin de fer fonctionnait encore entre Libourne et Saint Mariens. Nous rêvions alors dans les petites salles d'attente devant les affiches avec des images représentant les plus beaux pays. Elles nous incitaient aux voyages. Cela déjà était un plaisir pour nous.

Il y avait dans ces petits trains des compartiments de première, de deuxième et de troisième classe, nous ne prenions que ces derniers. Mais un jour que tout était complet et que ma grand-mère apportait des poulets au marché, le chef de gare nous a fait monter en première classe (avec les volailles qui piaillaient) et au lieu des simples banquettes en bois (en seconde elles étaient recouvertes de moleskine) nous avons admiré les beaux coussins de tissu avec les appui-têtes recouverts de dentelle. Il y avait là quelques personnes qui paraissaient bien un peu scandalisées de notre intrusion.

Danièle Tilh-Biais